

PORTRAIT : Arlette Farge

Portrait réalisé sous la direction de Nicolas Labaye.

Préparation : Corentin Affetouche, Johanna Amar, Pierre Chaigneau, Basile Breyer, Mehdi Degbrar, Nicolas Stromboni.

Réalisation et montage : Nicolas Boileau.

Circé. Histoires, Cultures & Sociétés

<http://www.revue-circe.uvsq.fr>

Entretien disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.revue-circe.uvsq.fr/arlette-farge-portrait/>

Pour citer cet article :

Arlette Farge, « Portrait », in *Circé. Histoires, Cultures & Sociétés*, Numéro 7, 2015. URL :
<http://www.revue-circe.uvsq.fr/arlette-farge-portrait/>

Distribution électronique <http://www.revue-circe.uvsq.fr>

© *Circé. Histoires, Cultures & Sociétés*

Sources et vie quotidienne

Lorsque l'on regarde vos travaux, on peut voir l'importance que vous donnez aux sources, notamment celles qui laissent entrevoir le quotidien des individus. De quelles manières l'articulez-vous dans votre cheminement intellectuel ?

Mon intérêt pour les sources est primordial pour une raison simple : travaillant sur des sources manuscrites et de police, elles me permettent d'entrer dans la vie quotidienne d'une population qui ne sait ni lire ni écrire et dont on ne retrouve jamais, ou presque, aucun témoignage écrit. Cet intérêt pour les sources m'est venu d'emblée car j'avais une curiosité pour les comportements populaires à Paris au XVIIIe siècle et il ne m'intéressait pas de les voir seulement à travers les institutions. A l'époque ces sources étaient inconnues, peu ouvertes et permettaient de travailler sur des tout petits faits, des incidents mineurs, des interrogatoires de police, des avis de commissaires, des témoignages surtout. Jaillissait à la limite de ces sources tout un univers alors inconnu. Cet univers est bien sûr biaisé du fait de leur nature mais, étant donné le nombre de sources étudiées, j'ai pu travailler sur un grand nombre de sujets différents. Je pense que les voir à travers les personnages du commissaire de police, même s'il faut parfois rectifier, donne un aperçu large sur des événements infimes, minuscules. Ces derniers me plaisent particulièrement car j'ai la conviction et fait l'hypothèse que ces événements, aussi bien que les guerres ou les actes gouvernementaux, fabriquaient l'histoire, étaient source d'avènement de l'histoire et l'étude de ces sources de police m'apportait une espèce d'horizon nouveau.

Les classes populaires vues par les élites

Votre sélection de sources permet également de découvrir les classes populaires au travers de la vision des élites productrices des écrits. Doit-on comprendre celle-ci comme l'expression de l'altérité d'une société trop souvent abordée comme un ensemble de représentations plus ou moins homogènes ?

Dans l'histoire traditionnelle, c'est-à-dire celle que l'on apprend à l'école mais aussi dans les universités, on apprend que l'histoire est homogène, que la société est un tout. On dit d'ailleurs et je le vois écrit dans les séminaires que j'anime que « la société pense que, la société dit que » et je demande alors : qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce que la société ? L'important pour moi était de montrer justement ce feuilletage important de la société, feuilletage qui appartient également aux classes populaires. Les classes populaires ne sont pas un ensemble. Il y a un nombre de niveaux très différents en leur sein, allant du mendiant au gagne-denier, c'est-à-dire un petit porteur, un

marchand ambulant. La société est donc extraordinairement hiérarchisée. Ce que j'ai pu remarquer et ce qui m'a intéressée c'est de voir comment les classes se divisaient et se subdivisaient jusqu'au moment où arrive un niveau bourgeois puis noble, aristocrate, de cour, etc. Ce niveau, qui a le pouvoir, dessine et imprime un changement, ou pas, qu'elle décide à l'égard de ces classes populaires.

Rapports de domination et résistances

L'organisation de ce système judiciaire rend explicite les rapports de domination entre les administrés qui parfois ne savent pas écrire et les juges. On vient de l'évoquer, mais quelle est la part de résistance de la population face à ce maillage ?

Je trouve que ce thème de la résistance est un très beau sujet, et que ça vaudrait vraiment le coup de faire un travail dessus, parce que première cette société au XVIII^e siècle, même policière, même administrative, est encore très jeune. C'est à partir de 1665 que se crée le lieutenant-général de police, en cette fin du XVII^e siècle où s'établit un contrôle général de la population, des mises en place nouvelle, tant il y a de désordre urbain et rural, et c'est l'un des thèmes de *Surveiller et punir* de Michel Foucault qu'on retrouve ici, et qui a apporté tellement. La résistance populaire n'est pas institutionnalisée par les classes dirigeantes, en fait elle est constamment là. Si on se remet dans le contexte de l'époque, par exemple lorsqu'une personne commet un vol dans une église, est arrêté après une fuite, puis est présentée au commissaire de police et le crime est jugé grave, elle sera emprisonnée à la prison du Petit-Châtelet. Mais cette prison on s'en échappe comme on veut. Par ailleurs, courir après les voleurs est comme courir après les oiseaux, les passages sont partout, l'urbanisme que nous connaissons aujourd'hui n'existe pas, ce n'est qu'à partir d'Hausmann en 1852 qu'il y a de grandes avenues permettant à la garde de chevaux d'établir la police.

On est devant une police à la fois très convaincue mais complètement balbutiante, elle n'est pas incapable, mais il y a plein de faillites et de manières de s'en sortir, sauf si l'on est exécuté ou supplicié, je parle des tout petits crimes. Je crois que ce qu'il faut voir, cela m'amène à la résistance populaire, c'est que celle-ci est de tous les instants. Je veux dire par là qu'elle a plein de formes : elle se fait souvent dans la violence, mais elle a plein de formes. Elle peut être aussi bien la résistance contre le maître-artisan, la résistance femme-homme, la résistance aussi bien sur les ouvriers qui travaillent au bord du fleuve et vont être contre les nouvelles administrations et réglementations qu'on va leur donner. La résistance est donc inhérente, là parce que pour survivre il faut résister. Je ne parle pas de se battre au sens corporel du terme, mais il faut résister constamment sans quoi – et ce n'est pas exagéré – on peut mourir. Il y a énormément d'accidents dans la rue, une vie

extrêmement mouvementée, les gens vivent dans la rue, les ateliers donnent sur la rue, les disputes sont constantes. Il faut résister pour survivre, il faut résister contre les épidémies, il faut résister contre les maladies, la sauvagerie des façons d'être soigné dans les hôpitaux, si on est fou et qu'on vous met à la Salpêtrière avec les autres.

Pour moi, et je pensais à cette question, c'était un sujet formidable, parce que c'est une résistance que tout le monde a. On ne décide pas de se regrouper et de résister – sauf de grands moments tels une grève ouvrière où l'on s'organise et défile comme aujourd'hui, ou bien un autre événement contre une ordonnance du roi –, mais chaque jour, chaque instant, pour avoir du pain, pour manger, pour vivre, il faut que le corps lui-même – ce qui fait que les corps sont très abîmés au XVIIIe siècle –, résiste, parce que c'est une société très corporelle. Je vais employer un mot un petit peu savant, un petit peu bêta, mais je trouve qu'il dit bien les choses : la corporéité est la première chose qui, ainsi que la sensualité, habite ces classes populaires. Pour survivre, travailler, arriver à trouver du travail, pour accomplir tous les exodes qu'ils font de la campagne à la ville et de la ville à la campagne, etc., la résistance populaire est pour moi un acte quotidien dont il faudrait parler davantage évidemment, s'il fallait faire un livre dessus. C'est un très grand sujet je trouve.

La peur du désordre urbain

La répression et l'omniprésence de la violence au XVIIIe siècle doit elle être comprise comme une implication de la société, ou plutôt comme un cadre en représentation mis en place par les élites pour canaliser et "éduquer" les populations ?

Partant de là, de quelles manières les couches populaires construisent-elles leur quotidien autour de cette violence institutionnalisée ?

Il faut se rendre compte que l'ensemble des plus hautes personnalités du royaume, donc les intendants mais aussi la lieutenance générale de police, qui est un poste important à l'époque, et ce jusqu'au Roi ont une peur, une peur panique du peuple. Bien sûr, tous leurs discours commencent par l'amour, l'amour pour le sujet qui leur fait faire ceci ou cela, envisager telle guerre, envisager telle distribution de pain, qui n'arrivera jamais, etc.

Mais si vous voulez, c'est une peur panique, absolue terrible qu'il y ait des désordres urbains et notamment des émeutes. Les émeutes, c'est la frayeur absolue. Il y a quelque chose d'étonnant dans la duplicité de la pensée de la royauté et de l'aristocratie : tous les mercredi matin le roi reçoit le lieutenant général de police dans la matinée pour qu'il lui dise ce qui s'est passé durant la semaine. D'ailleurs, il a des mouchards partout. Il veut savoir tous les incidents qui se sont passé etc. Et en

même temps, il appelle cette réunion, le coassement des grenouilles. Il demande à son lieutenant général de police comment les grenouilles, c'est-à-dire le peuple, a coassé cette semaine. Et le lieutenant général de police lui raconte avec l'ensemble des papiers qu'il a reçu de tous les mouchards ce qui s'est passé dans tous les quartiers. En général, le roi répond, sauf événement grave, par le mépris et parle en fait de cette chose qui est très forte et très sensible et dont la population est absolument persuadée : mais de toute façon pourquoi on en a peur (le peuple) puisqu'il ne pense pas ? La théorie très profonde de la monarchie, et de certains philosophes d'ailleurs, c'est que le peuple ne pense pas, qu'il est épidermique, qu'il est animal, qu'il est femelle en plus. Et donc, moi, je crois, si j'ose parler de moi, qu'une des passions de mon travail, c'est de travailler sur la pensée. Qu'est-ce qu'il pense, le peuple ?

Car il pense, il a un imaginaire, des croyances, des désirs, des sentiments (on en reparlera). Et en fait, cela est nié par le pouvoir, mais en même temps, c'est contradictoire : pourquoi si le peuple n'est « rien », tous les mardis avoir si peur que tout d'un coup tout bascule ? Je pense que c'est l'une des très intéressantes caractéristiques du XVIII^e siècle, en tout cas qui concerne les aristocrates, c'est-à-dire qu'ils sont pris dans cette espèce d'épouvante, si l'on peut dire, face au peuple et en même temps ont une certaine fascination pour lui. Les aristocrates sont très fascinés, le soir pour se promener, ils iront dans les bas fonds, parce qu'ils y ont toujours vu de la vérité. Pour eux, le peuple, il a de la vérité en lui, il n'a pas de pensée mais il a de la vérité. Donc il y a vraiment une interaction bancale et « nauséabonde » qui fait qu'effectivement, on ne peut pas dire que c'est le monde aristocratique qui dirige complètement la population. Il la « dirige » bien sur mais en même temps il est absolument effrayé par elle, même lors d'événements qui sont anodins. C'est vraiment intéressant cette philosophie là parce que c'est un héritage qui, je crois, vient de loin. Je ne suis pas médiéviste, mais au Moyen Age cela semblait beaucoup moins sensible. Bien sur, là on parle d'un cadre urbain, le désordre en ville est sûrement plus fort qu'à la campagne.

L'importance des sentiments

Au-delà des hiérarchies mises en place par les élites, et la résistance des « inférieurs », peut-on dire que votre travail a pour perspective directrice l'exploration de l'impact des sentiments dans la société de l'époque ?

Ne vous excusez pas pour le mot « inférieur » : à un moment donné, on ne sait pas comment les nommer... à un moment on parlait de « lutte des classes », maintenant on n'a plus le droit ; après, on a dit « les gens de peu » puis « quand même, c'est pas beaucoup » ; après on a dit « les classes inférieures », puis on a dit qu'« inférieur », ça n'allait pas... Après, on a dit « les classes défavorisées »,

ça n'allait pas... Alors moi, je dis ce que je veux, je le dis franchement, je dis « les pauvres », je dis « les gens déshérités », j'emploie ce terme-là ; mais je comprends qu'on soit tous embarrassés, et c'est un problème d'être embarrassé par le vocabulaire, pour pouvoir nommer ces classes-là. Je dirais qu'on est un peu dans la même embrouille que quand on parle des réfugiés, des pauvres, des réfugiés politiques, des réfugiés de guerre : pour moi, il y a beaucoup d'échos entre le passé et le présent. Enfin, c'est une incise, et vous m'avez posé la question à propos des sentiments.

C'est pour moi un point crucial dans ma recherche, je vais vous dire pourquoi : d'abord, je suis une femme, et c'est un gros handicap car, depuis que j'ai commencé à travailler et comme j'ai travaillé sur le sensible – ce qu'on appelle les « archives du sensible », c'est ainsi qu'on les appelle quand on travaille sur ces sujets, les femmes, les enfants – quand on est une femme, c'est évident qu'on ait choisi ce sujet-là – « Tu es une femme, tu as pris ça. ». Et ensuite, je suis une féministe ; donc sur mes épaules pesaient dès le départ deux handicaps assez difficiles, d'autant que la profession, la discipline, est plutôt masculine ; elle a beaucoup changé parce que, à force, il a bien fallu qu'elle se dise que les femmes existaient et qu'elles avaient des choses à dire – en plus, nous sommes beaucoup moins nombreuses, en tout cas dans les postes les plus hauts.

Mais si je me suis intéressée aux sentiments ce n'est pas... je suis une femme, je n'y peux rien... « Être sensible » comme on dit, je l'assume. L'important pour moi était, et j'enchaîne avec ce que je disais tout à l'heure sur la pensée du peuple, son imaginaire, que les sources que j'ai rencontrées sont remplies d'affect, de sentiments, qui ont toujours été tus, depuis très longtemps. Ils sont un peu un tabou de la discipline : s'expliquer sur les sentiments, faire une histoire des sentiments – il y a des gens qui l'ont fait, Lucien Febvre, Robert Mandrou, d'autres encore, et je crois que ça recommence, que ça va revenir peut-être à la surface – c'est penser qu'il n'y a pas d'objectivité, car le sentiment c'est ce qu'on pense être hors intelligence. Si vous êtes mus par les sentiments ou mus l'émotion, vous êtes « hors de vous » et du coup vous n'êtes plus dans un état rationnel : à ce moment-là, il n'y a plus cette fameuse « objectivité de l'Histoire » qui est un des grands axes fixes de la discipline.

Or, l'Histoire n'a jamais été objective, elle ne dit pas la vérité : elle est faite d'une sédimentation séculaire de récits sur une réalité qu'elle a découverte en fonction même du contexte dans lequel les gens vivent, et son but est d'atteindre le plus de véridicité possible et d'être en écho constamment avec le présent ; si j'ai fait de l'histoire des femmes, c'est d'abord parce que j'ai vécu aux États-Unis où j'ai commencé le féminisme, et nous sommes nombreuses comme ça – ça signifie bien qu'à partir d'un sentiment, on peut faire de la recherche. Si je devais vous donner une

définition de l'émotion, je dirais que c'est une stupeur de l'intelligence, et que cette stupeur de l'intelligence, elle se maîtrise, elle se réfléchit, on peut s'en distancier, mais elle est un élément constitutif de notre pensée, corps et âme, si je peux dire. Si vous voulez, ce qui m'importait en travaillant sur ces émotions, c'est qu'en plus on refuse à l'émotion – encore aujourd'hui – qu'elle ait des traces : elle passe, elle est éphémère, elle va vite.

Je pense à tous les débats actuellement, qui me renforcent dans cette position – je pense écrire un ouvrage sur les émotions collectives : je pense d'abord à *Charlie Hebdo*, qui a été un des faits majeurs, et ensuite à la fameuse photo du petit garçon en Turquie... Toute la presse disait qu'il y avait de l'émotion, que tout le monde était ému, mais qu'elle allait passer. Non. Il y a des jours, il y a des dates émotionnelles, petites ou grandes : *Charlie Hebdo*, ce n'était pas rien, l'enfant, ce n'était pas rien. Mais il y a des événements beaucoup plus petits qui font l'Histoire, qui la marquent, et au XVIIIe siècle on peut en recenser énormément. En ce sens-là, je suis contre cette idée de l'éphémère : bien sûr on va oublier, mais l'oubli ne veut pas dire qu'on n'est pas marqué pour toujours, et qu'il n'y a pas des choses qui ont avancé ou reculé après des moments émotionnels très importants. Pour moi, ça devient, à cause des événements qui ont eu lieu aujourd'hui, de plus en plus important de travailler là-dessus, et j'ai la chance – je suis vraiment heureuse que Patrick Boucheron soit rentré au Collège de France, parce que c'est quelqu'un qui travaille comme ça : j'ai lu sa dernière interview dans le *Monde* qui était justement sur cela, sur l'émotion et ce qu'on pouvait en faire, et son tout petit livre sur *Charlie Hebdo*, qui s'appelle *Prendre date*. Il se met au milieu de la mêlée, il mélange astucieusement l'histoire et les échos avec le présent : pour moi c'est extrêmement important.

Faire jaillir l'histoire

L'exhumation des sources juridiques n'est-elle pas également un moyen de faire émerger l'histoire de ce qui en ont souvent été privés – pour des questions d'éducation, par exemple ? Nous parlons des minorités, des individus sans identité.

Pour moi c'est absolument évident de travailler sur ces archives-là. C'est effectivement faire surgir, jaillir un monde qui jusque-là était inconnu. Je veux dire inconnu dans sa vie quotidienne, de tous les jours. Cela permet à beaucoup de minorités, à ceux qui sont dans la misère et la pauvreté (d'être visibles).

Je pense beaucoup à la folie et aux débuts de la psychiatrie, qui ont été révélés. C'est le cas de la folie dès le XVIe siècle, comme ayant un jeu à jouer dans la société, avant d'être réprimée par la

suite. Je pense aussi aux minorités des femmes, dont on n'avait jamais parlé dans les manuels ou livres d'histoire. C'était comme un continent ignoré.

Je ne sais pas si je dois en parler, mais ça a été un bouleversement extrêmement grand : pour la plupart de celles qui se sont engagées dans l'histoire du féminisme ou des femmes – on appelait ça comme ça à l'époque – c'était parce qu'elles avaient d'abord milité. Dans leurs métiers, elles ont ensuite voulu travailler (dessus).

D'abord il a fallu... comment dit-on... convaincre (sourire). Ce n'était pas très drôle. Convaincre les hommes, qui n'étaient pas nos ennemis. Il ne faut jamais croire ça, on ne s'est pas bagarré. Je me souviens quand même d'avoir entendu des paroles comme quoi on n'arrivera jamais à théoriser sur l'histoire des femmes parce qu'on était quand même moins intelligentes. Je me suis dit que c'était embêtant : finalement, ce sont les États-Unis qui ont été moteurs. D'autres ont suivi ce mouvement-là. Je crois que beaucoup de livres, de gens, de professeurs, d'étudiants sur les *women studies* se sont mis en place.

Il est vrai que je suis un peu en contradiction, parce que je n'ai jamais écrit de livre seulement sur les femmes, ce que beaucoup de mes collègues ont fait – avec beaucoup d'intelligence, etc. Je ne savais pas : je ne voulais pas travailler sur les femmes si je ne travaillais pas en même temps sur le couple, sur les hommes, sur leur rencontre, leurs accords, leurs désirs.

Effectivement, je n'ai pas fait une histoire des femmes classique, ni même ce qui se rapporte au genre à l'heure actuelle. Pourtant, à chaque fois que je publie des choses, les femmes sont là. Je n'ai pas voulu entrer dans les *women studies* ou les groupes complètement spécialisés, où il ne fallait pas que les hommes entrent ! Je me disais que c'était comme à l'église, où d'un côté il y avait les femmes et de l'autre les hommes à la messe et les enterrements. Je me disais que je ne pouvais pas.

Pour moi, l'histoire, ce sont les hommes et les femmes, alors tant mieux qu'on les ait fait surgir. Qu'on les confronte. Cela a été un peu petit peu difficile, alors maintenant ça marche beaucoup mieux. Cela s'est bien élargi. Je pense que c'est une discipline qui a changé beaucoup de choses, qui est très contestée en ce moment, peut-être... à cause de quoi ? D'une part, parce que les théories sont compliquées, de l'autre parce que c'est le vieux débat entre la France et les États-Unis : il y a une rivalité entre les féministes françaises et celles américaines qui est vraiment très forte.

La place des femmes

Que ce soit par votre parcours personnel ou universitaire, les femmes occupent une place importante, cruciale, dans vos travaux. Au-delà de cette histoire des femmes que nous venons d'évoquer, les femmes comme minorité particulière ne permettent-elles pas d'appréhender les échanges entre les différents groupes de la société ?

Bien sûr, bien sûr. Je pense que c'est à travers... il peut être très souvent intéressant, sur certains objets d'histoire, de passer par elles pour observer, pour en faire un observatoire social de ce qui se passe autour d'elles. Comme ce que je disais tout à l'heure sur la résistance, c'est un sujet qui pourrait être passionnant.

Au lieu de faire une histoire des femmes ceci ou cela, si on prend les femmes comme le moyen de regarder ce qui les entoure – ou ce qu'elles fabriquent, ce qui est renvoyé – non pas pour les mettre au centre du sujet, mais pour les rendre actrices sociales et voir ce qui leur est répondu et ce qu'elles répondent, là on est dans une démarche très positive, très passionnante en tout cas. Très difficile, complexe, et souvent contradictoire [...] parce que si on pense à aujourd'hui... on se ballade avec des images publicitaires qui n'ont rien de féministes et on a les Femen. Des fois, ça les brouille un peu les gens.

C'est un peu compliqué de savoir si les corps doivent être nus ou non. C'est pour cela qu'en ce moment c'est en plein bouleversement intellectuel et militant. Surtout intellectuel.

Les dates émotionnelles dans un parcours de recherche

A un niveau plus personnel, comment selon vous, un historien, un chercheur ou un universitaire, doit-il se positionner au sein de la société ? Comment articuler à la fois une rigueur nécessaire à toutes les productions scientifiques et un engagement ? Vous en avez évoqué un tout à l'heure.

D'abord, je mettrais en premier la rigueur bien sûr ! Je pense que la rigueur est le pare-feu. C'est ce qui donne à l'objet et au récit historique sa possibilité d'être entendu, d'être compris. Pour moi, c'est extrêmement important. L'à peu près est détestable même si on a le droit, en Histoire, de lancer des hypothèses et qu'au bout on n'arrive pas à les prouver. Ce qui est vraiment intéressant, j'essayais de le faire mais j'ai vu que d'autres le faisaient, c'est de pouvoir au début d'un livre, situer au fond qui vous êtes et quelles sont vos préoccupations...

Sans faire un manifeste bien sûr, mais situer l'endroit « d'où vous parlez », pour reprendre une expression et expliquer en même temps que ce n'est pas parce que vous êtes dans cet endroit-là

que cela vous empêche d'être critique par rapport aux questions que vous vous posez. Je pense que c'est bien d'être à découvert. De toute façon, les gens ont vite compris en lisant les archives, que je m'intéresse plus aux pauvres qu'aux riches.

Mais je crois par ailleurs, qu'on n'a pas à se dire que parce qu'on a tel type de conviction, y compris avec des hypothèses différentes, on n'est pas tout entier dans le questionnement que vous pose l'objet auquel vous travaillez. Je crois vraiment qu'il faut savoir mesurer les choses, savoir être soi complètement et puis se dire qu'après votre livre viendra un autre livre qui dira autre chose.

C'est ce que je disais un petit peu tout à l'heure : l'Histoire est faite de tout ça. Elle est faite de toutes ces personnalités qui, à cause de leur vie, à cause d'un événement, à cause d'un désir, de goûts particuliers ou d'une éducation, se sont penchés vers tel ou tel objet de recherche. Ce n'est pas pour cela que l'objet de recherche est obsolète et ce n'est pas pour cela qu'il n'a pas le droit de parler. Justement, ce qu'il y a d'intéressant, c'est qu'il peut quelque fois se tromper, c'est-à-dire qu'il peut dire « Tiens, je pensais ça ! ».

Par exemple, pour faire une critique de moi-même, pendant longtemps au début je me disais « Oh les pauvres ! Ils sont pauvres mais ils sont gentils ! » et bien non ! Les pauvres ne sont pas gentils, pas forcément en tout cas ! Et donc, il y a tout le temps des choses à revoir, à contredire. On découvre tout le temps des choses nouvelles et si vous voulez, je plaiderais un peu pour ce texte magnifique de Foucault qui s'appelle « La vie des hommes infâmes¹ ». Il se penche sur eux et travaille à la fois sur la famille et le sublime. C'est un texte qui m'a évidemment beaucoup impressionné. D'abord parce que Michel Foucault écrit très bien et puis parce que je le rejoins à cet endroit précis.

Effectivement, c'est quelque chose dont l'histoire manque : Le sublime, la transcendance, l'altérité.

¹ Michel FOUCAULT, « La vie des hommes infâmes », *Les Cahiers du chemin*, n° 29, 15 janvier 1977, p. 12-29